

sur le même plan que celui du sentiment. La plupart des femmes que l'on rencontre dans son œuvre sont plus femelles que féministes. On se demande comment un pays où la femme est le plus souvent « l'associée » de l'homme accueillera les pièces d'un auteur qui a adopté la définition un peu courte : *in utero mulier*.

Les Français apprécieront peu ce genre d'héroïnes; ils veulent que l'amour soit accompagné de sentiment. Chez M. Shaw les conflits de sentiments sont nuls. Dans la plupart des cas, le désir en tient lieu et les questions d'intérêt passent trop au premier plan. Ses personnages font preuve d'une sensibilité élémentaire. Ils répondent exactement à l'idée assez inexacte que certains continentaux se font encore de l'anglo-saxon : actif, calculateur, brutal, de gros instincts, court d'idées et ne perdant jamais la tête. Tout laisse supposer que ce théâtre froid sera froidement accueilli.

Mais, à défaut de sympathie humaine, ces pièces révèlent-elles le sens d'humour qu'on prête en France à leur auteur ? Les grosses saillies, les lourdes plaisanteries et les jeux de mots à répétition dont M. Shaw a cru bon de parsemer ces pièces n'ont rien de commun avec l'humour. Même en invoquant la plus complaisante « optique du théâtre », ses meilleurs mots ne valent pas cher. M. Shaw ne fait rien sans le faire exprès. Le poulailler trouve sans doute fort drôle que Jules César se trompe chaque fois qu'il prononce le nom de la nourrice de Cléopâtre. Un lapsus qui dure pendant quatre actes agit moins activement sur les fauteuils d'orchestre.

En somme, les thèses de M. Shaw passent au-dessus du vulgaire, tandis que le fatras dont il les encombre en détourne les gens d'esprit.

M. Shaw croit au réalisme en art, mais pour lui réalisme signifie vulgarité, et sa distinction est à la mesure de son esprit. Dans toute son œuvre on trouverait avec peine un homme propre, un gentleman, et encore ne faudrait-il pas y regarder de trop près. Comme il est naturellement vulgaire, il considère la distinction comme une sorte d'affectation qu'il faut abandonner aux snobs.

Dans ces conditions, M. Shaw est-il assez armé pour « dévorer », ainsi qu'il a bien voulu le faire savoir, ses confrères parisiens !

On se permettra d'en douter.

Cela est signé Muriel Ciolkowska.

### §

M. Arthur Pougin examine, dans *l'Intermédiaire*, la question jamais résolue de la disparition totale des papiers de Molière. On a dit que c'était le fait de ses ennemis. N'est-ce pas plutôt le fait de l'indifférence ? On se fait de grandes illusions sur la qualité de la gloire de Molière sous Louis XIV. Ses lettres n'étaient aucunement des reliques. Cet homme peu communicatif ne dut guère en écrire en dehors des billets d'affaires, et les possesseurs n'y trouvèrent aucun intérêt, les affaires réglées. Quant à sa correspondance avec les comédiens, gens instables, quoi d'étonnant qu'elle ait disparu ? D'ailleurs, on n'a trouvé que récemment une lettre de Lully (que

publié dans ce numéro même *l'Intermédiaire*), et Lully était, de son temps, aussi célèbre que Molière. Voici les réflexions de M. Pougin :

Notre excellent directeur a fait connaître que nous avons, à la Société de *l'Histoire du Théâtre*, ouvert un concours sur cette question si intéressante. Si l'on voulait s'en tenir aux seules lettres de Molière, on pourrait justement s'étonner que pas une seule ne soit parvenue jusqu'à nous. Comment cela se peut-il faire ? J'ai vu souvent une question soulevée entre confrères, et parfois émise cette opinion : ce sont les ennemis de l'auteur de *Tartuffe*, ce sont les catholiques excessifs qui les ont fait disparaître. L'argument manque de solidité, car, enfin, il n'est pas facile de faire disparaître ainsi toutes les lettres d'un grand homme. Mais si l'on met en avant les catholiques, qui n'avaient que faire, eux, de la correspondance de Lully, comment se fait-il que les lettres de celui-ci soient aussi introuvables que celles de son ami ? On ne peut pas les en rendre responsables ! Pourtant, à part une ou deux quittances qui ont passé dans les ventes d'autographes avec la seule signature de Lully, on ne connaît pas de lui une seule lettre, un seul billet.

Or, Molière et Lully ont collaboré fréquemment ensemble, et certainement ils ont dû s'écrire l'un l'autre. D'autre part, le premier était directeur de son théâtre, l'autre était directeur de l'Opéra, et à ce titre ils ont eu assurément une correspondance quotidienne et très active avec leur personnel, leurs artistes, leurs employés, leurs collaborateurs de toute sorte : peintres, dessinateurs, costumiers, fournisseurs, etc., sans compter les ministres et leurs mandataires. Si, comme quelques-uns l'ont pensé, les dévots s'étaient acharnés après la correspondance de Molière, je répète qu'ils n'avaient que faire de celle de Lully, qui a disparu d'une façon aussi complète. Que croire donc, et que penser ? Il y a là un mystère impénétrable relatif à deux hommes de génie qui appartiennent à l'histoire de l'art, à l'Histoire tout court, et dont, après plus de deux siècles écoulés, on n'a pu retrouver une seule ligne d'écriture.

### §

Je trouve dans **la Dépêche** cet amusant brocart sur les ligues qui veulent propager les bons livres. Il est de l'irrévérencieux Cadet-Garguille :

Une ligue qui s'intéresse au livre français et qui le veut « meilleur » s'est préoccupée de savoir quelles œuvres sont principalement demandées dans les bibliothèques municipales.

L'enquête a répondu : les œuvres d'imagination, — depuis le père Dumas jusqu'à Jules Verne.

Et la ligue a frémi d'horreur.

Pour combattre des goûts aussi pernicieux, elle a donc nommé tout de suite un comité de dames « exerçant une heureuse influence sur l'opinion publique » et qui chercheront des moyens de propagande en faveur d'une littérature plus « morale », plus bienfaisante ..

Les romans de M. René Bazin, j'imagine...

Ne pourrait-on pas ficher un peu la paix aux pauvres gens qui, les rudés